

6 SEPTEMBRE > ROMAN France

Le roman et son double

Une erreur de commande donne lieu à une philippique contre le gratin de chou-fleur doublée d'un véritable roman sur le roman. Du grand Chevillard, à mourir de rire.



En lieu et place d'une truite aux amandes (son plat préféré) arrive un magma informe et cassé : un gratin de chou-fleur ! Le narrateur s'en plaint à une jeune femme qui sirote un lait-fraîche, car non seulement il y a erreur dans la commande, mais c'est, de tous les mets de la terre – peut-on ranger ce truc à la bêchamel sous la nomenclature des aliments préparés ? –, celui qu'il déteste le plus. Et l'interpellation de la « Mademoiselle » de donner lieu à une philippique aussi virulente que prolixe. Manière aussi d'engager la conversation et de faire l'aveu d'un meurtre... C'est tout l'art d'Eric Chevillard de s'emparer aussi bien d'un légume (ici, le chou-fleur) que d'un animal, fictif ou véritable

poursuite d'une fourmi et rencontrant au cours de sa traque son amour, une jeune fille qu'il a bousculée au passage, et un tamanoir... L'originalité de *L'auteur et moi* (un titre qui sonne comme un essai) tient à ce dédoublement du texte en notes de bas de page qui engendre littéralement un autre roman : un roman sur le roman, où l'auteur commente les faits et gestes de Blaise, le narrateur, se livre sur des souvenirs de sa propre jeunesse, étaye sa théorie littéraire, reprend des observations de son blog. Touchante confession qui nous révèle que sa conversion à l'écriture est sans doute née d'une timidité extrême (l'avers de l'outrecuidance du créateur) et d'un désir de plaire frustré que seuls palliaient les trésors de la langue.

Tout critique littéraire (pas encore tout à fait un oxymore) sera sensible à son analyse de la situation de l'écrivain contemporain : « *Aujourd'hui, l'indifférence qu'il inspire est juste un peu nuancée d'un peu de pitié amusée. On admet sa logorrhée sibylline comme celles du dément ou de l'ivrogne. Il parle une langue qui a lâché sa prise sur le réel, qui est d'emblée aussi absconse pour ses non-lecteurs que celles de Montaigne ou Du Bellay dans le texte.* »

Mais la plainte de l'auteur sait être drôle, car le narrateur perd son sang-froid mais point son sens du burlesque. Burlesque profond : le rire qui fait penser. Ce réquisitoire contre le chou-fleur gratiné (en corollaire, l'éloge de la truite aux amandes, métonymie de l'art) n'est autre que le refus d'un quotidien qui nous englue dans sa médiocrité, de « *cette plâtrée de chou qui fige le monde sur ses bases, dans sa triviale décevante réalité, et empêche la truite de la percer de son trait d'argent* ». **SEAN J. ROSE**

HÉLÈNE BAMBERGER/ÉDITIONS DE MINUIT

Eric Chevillard

L'auteur et moi

MINUIT

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS : 304 P.

ISBN : 978-2-7073-2252-4

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



Eric Chevillard



12 SEPTEMBRE > ROMAN France

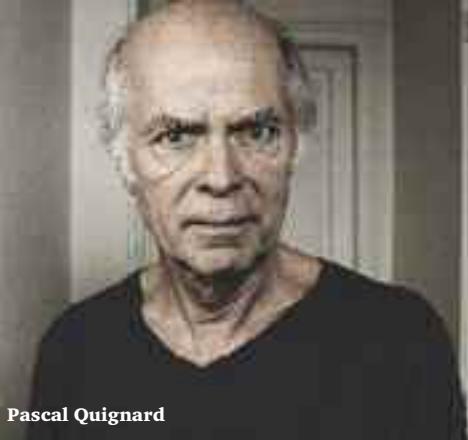
Chevauchée sauvage

Septième tome du grand œuvre de Pascal Quignard, *Dernier royaume*, où renaître c'est apprendre à tomber.



En 1996, Pascal Quignard, gros fumeur, souffre d'hémorragies pulmonaires, il est hospitalisé d'urgence. Il se sentait partir : « Ce n'était pas douloureux, c'était même très agréable. » Comme un écrivain ça ne peut s'empêcher d'écrire, l'auteur du *Sexe et l'effroi* couche sur le papier des pensées éparses, des souvenirs de vie et de lectures. Un livre paraîtra, *Vie secrète* (Gallimard, 1998), une sorte de *vita nova*, renaissance au bout du tunnel de la maladie et de la convalescence. Quignard imagine alors un ensemble plus vaste, « un océan dont Vie secrète serait le noyau, le septième ou huitième tome d'un ouvrage qui en compterait environ quatorze » : *Dernier royaume*. Le voilà embarqué dans une entreprise colossale : paraissent en 2002 *Les ombres errantes*, *Sur le jadis, Abîmes* (pour lesquels il reçut le prix Goncourt), puis en 2005 *Les paradisiaques*, *Sordidissimes*... S'inscrivant dans une certaine tradition française de l'écriture de l'impression, fragmentaire et non systématique (de Montaigne au Rousseau des *Confessions*, en passant par Pascal et La Rochefoucauld), *Dernier royaume* a une forme hybride où historiettes, mémoires, érudition se mêlent dans un même mouvement – une même

JÉRÔME BONNET/GRASSET



Pascal Quignard

dérive. Il a quelque chose de l'analyse dans ce livre inclassable, entre fiction, essai, poésie, une analyse où les paysages vécus ou rêvés tiennent lieu de discours. Pascal Quignard y revisite sans trêve les thèmes du sexe, de la solitude, de la terreur, de la sauvagerie... Dans ce septième volume, *Les désarçonnés*, c'est le motif du cheval, figure de la nature indomptée, mais aussi du temps dans les textes védiques, qui se décline au fil des pages. Anecdotes littéraires : Pétrarque enfant, porté par un serviteur, manqua se noyer dans l'Arno, lorsque la jument de sa mère, refusant de les faire passer à gué, regimba et se sauva de l'autre côté de la rive ; George Sand perd son père à quatre ans, lorsque ce dernier tomba de

cheval en rentrant d'un concert où « il tint parfaitement sa partie de violon ». Mythes : Phaéton, fils du Soleil, ayant perdu le contrôle de son char de feu, est foudroyé avant d'atteindre la Terre et de l'embraser ; Gunnar, l'un des frères Nibelung, qui s'apprêtait à fuir les barons islandais, est soudain désarçonné : cloué au sol, il contemple la beauté environnante... Parfois le texte prend une tournure d'album : image d'un maréchal-ferrant de son enfance, tableau de nature où ce qui la compose bruisse du « bruit de la liberté » telles ces « pommes de pins qui se déchirent et s'ouvrent brusquement ».... S'il est beaucoup question, dans *Les désarçonnés*, de cheval, symbole de singularité rétive à la domestication du groupe, cette part sauvage et insoumise en chacun, il s'agit aussi de lâcher la bride, de l'avoir lâchée, d'être tombé. Ce tome précède *Vie secrète*, il est ces limbes mélancoliques d'où l'on peut renaître. N'avoir point honte de sa dépression : « Il y a un zèle funèbre dans la volonté d'être heureux à tout moment aux yeux de ceux qui ne le sont pas plus que vous et qui tremblent de mourir comme vous. » L'auteur nous exhorte à « refuser le regard des autres », au courage de la vraie liberté.

S. J. R.

Pascal Quignard
Les désarçonnés

GRASSET

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 338 P.
ISBN : 978-2-246-80065-1
SORTIE : 12 SEPTEMBRE

9 782246 800651

13 SEPTEMBRE > TEXTES COURTS France

Maître Delerm

Le célèbre « moins-que-rien » s'installe au Seuil avec un recueil malicieux et mélancolique.



En 2008, Philippe Delerm publiait déjà, dans la collection « Le goût des mots » qu'il dirige chez Points Seuil, et dont il n'a sûrement pas choisi le nom au hasard, un recueil intitulé *Ma grand-mère avait les mêmes*, sous-titré *Les dessous affriolants des petites phrases*. On peut considérer son nouveau livre, *Je vais passer pour un vieux con*, lequel inaugure le transfert au Seuil de toute la production (pour cinq livres au moins) du très prolifique écrivain, comme un prolongement du précédent, traitant toutefois de domaines plus divers et dans un registre parfois différent.

Malicieux toujours, mais, avançant en âge, un poil mélancolique, Delerm n'en finit pas d'assouvir cette gourmandise pour la langue française qui le porte, vie et œuvre mêlés. Pour ces mots qui, seuls, ne mentent pas, et ces « petites phrases » qu'on désigne comme « usuelles », presque usées, parce qu'on les emploie chaque jour ou presque, machi-

nalement, sans toujours en connaître les origines ni en maîtriser tous les présupposés. « La maison n'accepte plus les chèques », « Comment il l'a cassé ! », « J'étais pas né » et « Vous n'aimez pas l'accordéon ? », entre autres, sont tout sauf des lieux communs anodins.

Alors Maître Delerm, fils d'enseignants et longtemps enseignant lui-même (récemment retraité), reprend du service et nous fait savourer à nouveau les délices de l'explication de texte. Au passage, naturellement, il épingle quelques travers du monde contemporain et des pires de ses habitants : imbéciles, ignares, mufles, goujats, snobs, et autres casse-pieds. Parfois même il s'énerve, perd son flegme de fumeur de pipe un peu baba cool. Ainsi, à propos de ce supporteur vautré dans les tribunes de Roland-Garros, et il y en a toujours un, qui se croit obligé, à un moment particulièrement intense de la rencontre et dans le profond silence d'usage, de lancer un « Allez ! » tonitruant et « parfaitement vulgaire ». On ne plaisante pas avec le sport : le gêneur est « un petit branleur, plutôt friqué. Un petit con ». Mais en général, Philippe Delerm est un moraliste aimable, qui, au coup de règle sur les doigts de

l'élève pris en faute, préfère l'ironie. Il épingle par exemple ces people qui se croient malins, interviewés à la télévision, quand ils déclarent : « Je vais relire Proust. » Ou ces auteurs « en promo » qui répondent aux questions des journalistes par un « J'en parle dans le livre » qu'il juge « obscène ». Pas question pour cet amoureux de la littérature qu'un écrivain se transforme en « pitoyable commerçant ». Il ne doit pas regarder souvent la télé !

« Dans son livre » à lui, ce recueil de 42 petits bijoux impeccables ciselés, l'auteur a glissé, en incipit et en clausule, deux textes

un peu plus graves. Dont « Je ne m'en servirai plus maintenant », l'histoire d'un séniors qui transmet son vélo à un plus jeune, parce qu'il sait qu'il n'a plus la force d'en faire. *Tempus fugit*. Philippe Delerm, lui, peut être rassuré : il a toujours la verve de ses débuts, et non, il ne passe pas pour un vieux con.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Philippe Delerm
Je vais passer pour un vieux con.
Et autres petites phrases qui en disent long

SEUIL

TIRAGE : 50 000 EX.
PRIX : 14,50 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-02-105649-5
SORTIE : 13 SEPTEMBRE

9 782021 056495

RENTRÉE LITTÉRAIRE

13 SEPTEMBRE > ROMAN Canada

Les exécutés

Les derniers jours de Smokey Nelson, l'impressionnant nouveau roman de Catherine Mavrikakis.



Ils sont quatre, quelque part dans ce sud des Etats-Unis qui n'a jamais vraiment cru qu'à la colère de Dieu. Ils attendent la mort. Depuis toujours, c'est-à-dire depuis ce matin d'octobre 1989 où dans un motel de la banlieue d'Atlanta on retrouva les corps sans vie, atrocement mutilés, d'un père, d'une mère et de leurs deux enfants. De ce jour, les quatre personnages – l'assassin, celui avec qui on faillit le confondre, le père et grand-père des victimes et la gérante du motel que le meurtrier mystérieusement épargna –, ceux qui croient encore en Dieu comme ceux qui n'osent plus espérer en l'Amérique, savent que la fin du monde, du leur au moins, patiente toujours au coin de la rue. *Les derniers jours de Smokey Nelson* est le dernier roman (et sans doute le plus ambitieux) de Catherine Mavrikakis, cette romancière canadienne née aux Etats-Unis d'une mère française et d'un père grec, très prolifique en son pays, et dont on doit la découverte en France à Sabine Wespieser lors de la publication en 2009 du très beau *Ciel de Bay City*. C'est une vraie et paradoxale réussite. Le problème avec les grands su-

jets (ici, la peine de mort, encore appliquée dans trente-quatre Etats aux USA) en littérature, c'est qu'on ne peut les affronter que frontalement, au risque, qu'il faut savoir assumer, de la caricature ou de la naïveté. Mavrikakis, mettant ses pas dans ceux du Capote de *De sang-froid* ou plus encore dans ceux du Mailer du *Chant du bourreau*, s'y emploie avec une belle audace. Elle sait qu'il n'est de cause dans un roman qui ne passe d'abord par l'incarnation. On n'oubliera aucun de ses quatre personnages, moins peut-être Smokey Nelson, l'assassin qui patiente au fond du couloir de la mort, que chacun des trois autres qui à leur façon, et sans vraiment se l'avouer, font de même. Dans la peine de mort, Catherine Mavrikakis retient la peine ou encore le chagrin et nous livre une variation habitée et lyrique au-

Catherine Mavrikakis
Les derniers jours de Smokey Nelson
SABINE WESPIESER
TIRAGE : 6 500 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 336 P.
ISBN : 978-2-84805-101-7
SORTIE : 13 SEPTEMBRE

OLIVIER MONY



9 782848 051017

5 SEPTEMBRE > ROMAN France

Le marché des amants

Christine Angot va encore faire parler d'elle avec *Une semaine de vacances*. Un mince roman sulfureux qui la montre adoptant un nouveau tempo stylistique.



A chaque livre, Christine Angot fait immanquablement parler d'elle. En bien ou en mal. En plaisant aux uns, en horripilant les autres. *Une semaine de vacances*, son nouvel opus, va provoquer les mêmes débats. Un homme portant des lunettes a enlevé les siennes pour s'asseoir sur une autre lunette. Celle en bois blanc des toilettes. Il est nu, hormis ses chaussettes, et « bande ». L'homme en question s'adresse à une brune personne de sexe féminin tout juste sortie de sa douche. « Tu as pris ton petit-déjeuner ce matin ? Tu n'as pas faim ? Tu ne veux pas un peu de jambon ? » lui demande-il.

Nous sommes en province. A une époque où l'on roule en 604 et où Emile Ajar refuse le prix Goncourt qui lui a été attribué pour *La vie devant soi*. On découvre que l'homme est germaniste et se montre tatillon sur ce qu'il faut dire ou faire. Monsieur a une femme dont les seins évoquent « de petits citrons », deux enfants, une maîtresse

étudiante prénommée Marianne. La jeune femme, elle, est dotée d'une poitrine rappelant « deux gros pamplemousses ». Elle est vierge, lit Gilbert Cesbron et *Les six compagnons*, obtémère quand l'homme la guide et lui demande de garder son sexe dans sa bouche, de ne pas le mordre avec ses dents.

Parfois, il lui demande aussi de dire encore : « Je t'aime papa » ou « C'est bon papa », sans doute afin de pimenter leurs ébats. Lesquels, outre maintes fellations, incluent ce que l'on nomme un « soixante-neuf » et des ébauches de sodomie avec force utilisation de vaseline... La quatrième de couverture précise que Christine Angot a écrit ce court roman « comme on prend une photo, sans respirer, sans prendre le temps de souffler ». S'il résiste à la tentation d'interrompre sa lecture, c'est aussi sans respirer que le lecteur la poursuivra. Il y verra, selon sa sensibilité, un chef-d'œuvre d'érotisme et d'ambiguïté ou un monument de roublardise et de ridicule.

ALEXANDRE FILION

Christine Angot
Une semaine de vacances
FLAMMARION

TIRAGE : 15 000 EX.
PRIX : 14 EUROS ; 140 P.
ISBN : 978-2-08-128940-6
SORTIE : 5 SEPTEMBRE

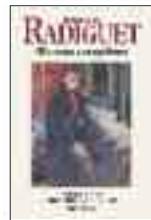


9 782081 289406

6 SEPTEMBRE >

LITTÉRATURE France

Radiguet intégral



L'infatigable tandem formé par Chloé Radiguet, nièce de Raymond, à qui elle a quasiment consacré sa vie, et par l'écrivain Julien Cendres arrive au bout de ses peines. Au terme de vingt ans de recherches en commun, ils proposent au public *tout Radiguet*. D'abord ses *Œuvres* – vraiment – complètes, c'est-à-dire augmentées de quelques inédits par rapport à la première édition (Stock, 1993). Quelques poèmes, quelques-uns des projets que

la mort de Radiguet, en 1923, à 20 ans, de la typhoïde, ne lui a pas permis de concrétiser, en dépit de sa précocité – il a écrit ses premiers poèmes à dix ans – et de sa graphomanie, impressionnantes.

Et puis un ensemble de 140 *Lettres retrouvées*, inédites, et qui, elles aussi, outre sa fidélité à sa nombreuse et aimante famille qui l'a toujours soutenu, témoignent d'une activité frénétique. En cinq ans, de 1918 à sa mort, il va correspondre et/ou fraterniser avec tout le gotha intellectuel de son époque. Des écrivains : Jean Cocteau, avec qui ses rapports furent plus que compliqués, mais aussi Apollinaire, Tzara, Breton, Aragon, Max Jacob. Des artistes, comme Juan Gris, Valentine Hugo, Brancusi. Des musiciens, comme Georges Auric, Francis Poulenc... Sans oublier le couturier-mécène Jacques Doucet, ou encore Bernard Grasset, l'éditeur de ses romans – *Le diable au corps*, en 1923, et *Le bal du comte d'Orgel*, posthume, en 1924 –, avec qui les rapports, là encore, furent plutôt tumultueux ! Résolument, Raymond Radiguet s'inscrit dans cette avant-garde de l'après 14-18, qui a bouleversé la création, en France puis dans le monde. Même si le jeune écrivain, conscient de sa valeur, a su préserver son originalité et son humour. Ainsi, dans une carte-letter du 28 septembre 1919 adressée à Cocteau, qui, semble-t-il, avait taquiné Raymond parce qu'il avait besoin d'un miroir de poche face à lui lorsqu'il écrivait, il répond :

« Narcisse ? Vous vous trompez ; moi, c'est pour me faire des grimaces. » J.-C. P.

Raymond Radiguet
Œuvres complètes

OMNIBUS

TIRAGE : 4 200 EX.
PRIX : 25 EUROS ; 896 P.
ISBN : 978-2-258-09186-3



9 782258 091863

Lettres retrouvées

OMNIBUS

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 21 EUROS ; 445 P.
ISBN : 978-2-258-09185-6



9 782258 091856
EDITIONS ÉTABLIES PAR CHLOÉ RADIGUET ET JULIEN CENDRES
SORTIE 6 SEPTEMBRE

AVANT-CRITIQUES

13 SEPTEMBRE > ROMAN NOIR France

De vieux Samis

Un polar polaire sur fond de lutte entre la culture lapone et le monde « moderne ».



Comme souvent dans les romans noirs, il faut lire le prologue. Lequel nous reporte en 1693, en Laponie, au moment où Aslak, l'un des derniers chamans samis, grand maître du *joik*, le chant sacré ancestral, est brûlé vif pour hérésie par un pasteur luthérien fanatico. Après cela, la culture de son peuple va continuer de se transmettre clandestinement au fur et à mesure que les Scandinaves du « sud » progressent vers le Grand Nord et, colonisant les terres, bouleversent le mode de vie des indigènes, fondé sur l'élevage des rennes.

Trois siècles plus tard, dans la Norvège actuelle, cet antagonisme entre la civilisation samie (le mot « lapon » plus commun pour nous est péjoratif) et le monde « moderne » perdure, en dépit d'une tentative de réhabilitation communautariste engendrant tensions, racisme et extrémisme nationaliste.

Car ce sont bien des crimes sanglants qui vont déclencher l'enquête menée par Klemet, le seul policier lapon de Norvège, assisté de Nina, une stagiaire venue d'Oslo, passionnée par le Grand Nord. Tous deux appartiennent à la police des rennes, chargée de maintenir l'ordre dans un univers et une com-

munauté rudes. Des gens qui proclament que « la moelle de renne, c'est le Viagra du Lapon », et dont certains castreront encore leurs bêtes avec les dents ne sont pas faciles à gérer...

D'abord Mattis, fils de chaman et éleveur alcoolique, est retrouvé mort. Puis, un tambour sami hautement symbolique est volé au musée de Kautokeino, celui-là même qui venait de lui être offert par un ancien compagnon de l'explorateur Paul-Emile Victor. Visiblement, quelqu'un en veut aux Lapons. Et ce n'est pas la police « officielle » qui va faire grand-chose, dirigée par l'inspecteur Rolf, venu du sud, qui méprise les autochtones et les verrait disparaître tous sans déplaisir. Il y a aussi le pasteur, toujours un fanatique, qui éradiquerait bien définitivement toute trace d'animisme chez ses ouailles. Enfin, quel rôle joue dans cette affaire André Racagnal, un Français, soi-disant géologue prospecteur ?

On laissera à Klemet et à Nina le soin de nous révéler les secrets qui font de cet ethno-polar polaire et politique, premier roman d'**Olivier Truc**, un journaliste spécialiste des pays Baltes et de la Scandinavie, un roman aussi original que ténébreux. J.-C. P.

Olivier Truc

Le dernier Lapon

MÉTALIÉ

TIRAGE : 13 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 453 P.

ISBN : 978-2-86424-883-5

SORTIE : 13 SEPTEMBRE

9 782864 248835

6 SEPTEMBRE > RÉCIT Etats-Unis

Humains trop humains

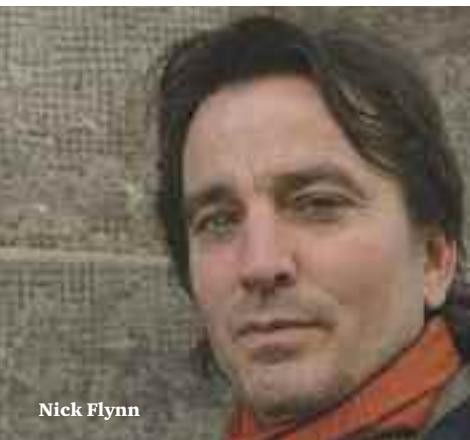


Nick Flynn n'avait laissé personne indifférent avec un premier livre au titre choc : *Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie* (Gallimard, 2006, repris en Folio). L'Américain y brossait le portrait terrible de son

père, Jonathan, un ancien chauffeur de taxi qui avait mal tourné, braqué une banque, fini dans la rue avant d'atterrir au Pine Street Inn, le plus grand asile de SDF de Boston. Né en 1960 dans le Massachusetts, tour à tour électricien, marin et éducateur, Nick Flynn raconte ici comment il a traversé des temps obscurs. Son nouvel opus, *Contes à rebours*, se compose d'une série de courts chapitres qui passent d'une époque à l'autre.

Naguère poète itinérant dans les écoles, Flynn évoque son intérêt pour les films de zombies, pour sa fille à naître. Le temps où son cœur balançait entre deux femmes, avant qu'il ne se décide pour celle prénommée Inez. Il parle à nouveau de sa mère, suicidée à 42 ans d'une balle en plein cœur. De son père, qui avait fait

CATHERINE HEUÉ/GALLIMARD



de la prison avant de se retrouver à la rue. Le 11 septembre 2001, notre homme se trouvait parmi une « foule d'inconnus dans un magasin d'électroménager de Broadway, à regarder tomber la première tour sur une rangée de téléviseurs ».

Quelques années plus tard, il découvre, grâce à des photographies, l'existence de la prison iraquiennne d'Abou Ghraib et des actes qui y ont été commis. S'en prend à un ouvrage prônant la torture et à son auteur, croisé à une cérémonie du Pen Club. A chaque fois, Nick Flynn regarde toujours les autres et le monde qui l'entoure avec une belle humanité. AL. F.

Nick Flynn

Contes à rebours

GALLIMARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 20,50 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-07-013102-0

SORTIE : 6 SEPTEMBRE

9 782070 131020

26 SEPTEMBRE > ROMAN Espagne

Nazis à la plage

Clara Sánchez assemble une série de personnages emblématiques évoluant dans une station balnéaire hors saison. *Ce que cache ton nom* est un thriller mélancolique.



Un jour du début des années 1980, dans le petit village de la Costa Blanca où elle vivait retirée en s'efforçant de s'imaginer un destin de romancière, la journaliste madrilène Clara Sánchez apprit que l'un de ses voisins, riche entrepreneur en travaux publics de son état, était en fait un ancien nazi. Gerhard Bremer, un SS qui s'était « illustré » sur les fronts de l'Est et des Balkans. Elle y pensa et puis elle l'oublia. Jusqu'à ce qu'un quart de siècle plus tard, cette histoire lui revenant forme la trame de son neuvième roman (un fut traduit en français, *Un million de lumières*, Quai Voltaire, 2006), *Ce que cache ton nom*, et que un prix Nadal plus tard et plus de 500 000 exemplaires vendus entre l'Espagne, et surtout l'Italie, Clara Sánchez devienne la nouvelle « wonder girl » du paysage littéraire ibérique... De quoi s'agit-il ? D'un curieux et épatait thriller mélancolique, sur fond de station balnéaire déserte, de vengeance et d'éducation sentimentale.

Sandra, une jeune femme enceinte de quelques mois, s'est réfugiée dans une bicoque que lui prête sa sœur, non loin de la plage de Danium, afin de réfléchir au tour qu'elle entend donner à sa vie. Elle ne tarde pas à faire la connaissance de Karin et Frederik, un couple de vieux Norvégiens, serviables, attentifs et éprius l'un de l'autre comme aux premiers jours. Mais sa vision des doux vieillards changera lorsque Julian, un vieux combattant républicain espagnol, lui dévoilera leur véritable identité et le sens de sa présence à Danium...

Clara Sánchez mène son affaire avec un art éprouvé du suspense psychologique. Elle dit : « Je n'ai qu'un thème : nous ne sommes jamais tout à fait ce que nous paraissions. » Elle l'écrit encore mieux en associant à cette duplicité des êtres celle des lieux, et en insistant ainsi un trouble, un climat d'angoisse. En matière d'inquiétude et de pas de côté hors de la normalité, Sánchez est une orfèvre. Il reste aux lecteurs français à la découvrir sans tarder.

O. M.

Clara Sánchez

Ce que cache ton nom

MARABOUT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR LOUISE ADENIS

TIRAGE : 60 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 448 P.

ISBN : 978-2-501-07647-0

SORTIE : 26 SEPTEMBRE

9 782501 076470

RENTRÉE LITTÉRAIRE

6 SEPTEMBRE > ROMAN Brésil

Naissance d'une capitale

João Almino relate la construction de Brasilia à travers les yeux d'un enfant élevé par des pionniers.



Au cours de sept nuits consécutives, le narrateur recueille les souvenirs de son père adoptif, incarcéré dans une prison brésilienne, vieillard mourant auprès duquel il a grandi à la fin des années 1950, à Cidade Livre, « la Ville Libre ». Cette « ville jetable » surgie de rien sur un plateau de l'intérieur du pays, le Planalto central, faite de baraquements de bois, accueillait alors une population d'exilés travaillant à l'édification du projet urbanistique le plus ambitieux et idéaliste du Brésil contemporain : la construction de la nouvelle capitale, Brasilia, inaugurée le 21 avril 1960 au terme de trois ans et demi de travaux.

Au sein d'une communauté hétérogène, dans un décor de Far West tropical, le garçon a vécu dans une singulière famille recomposée, entouré de deux tantes : la pieuse et droite Francisca, fournitseuse de denrées alimentaires, et la sexy et révolutionnaire Matilde, fonctionnaire dans un ministère. Les deux incarnant un îlot féminin érotique dans un environnement viril de pionniers bâtisseurs. Des héros obscurs tous plus ou moins missionnaires : le père du narrateur se révélait greffier de la naissance de la ville et recueillait

lait, en chroniqueur mondain improvisé, les impressions des visiteurs illustres ; le timide et délicat Valdivino, un paysan venu du Nordeste, comme des centaines de « *candangos* », ouvriers du bâtiment embauchés sur le chantier, avait quant à lui une vocation de constructeur d'églises et se consumait d'un amour sans réciprocité pour une prophétesse guidée par des illuminations. Se mêlaient, dans cette zone franche, commerces plus ou moins louches, passions vénéneuses et cosmogonie superstitieuse. Les confidences, les différentes versions de l'histoire, la question notamment des conditions de la mort de Valdivino, arrivent en ordre dispersé au rythme de ces ultimes moments de confrontation entre le père et le fils. L'originalité de la narration, qui retrace avec force détails les étapes d'une incroyable utopie collective, tient aussi à la position du narrateur, prénommé

comme l'auteur João, qui inclut dans son récit les commentaires et les interventions de lecteurs d'un blog, qui forment comme un comité de rédaction fantôme, saupoudrant d'un supplément de fiction le déjà très légendaire roman de Brasilia. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

João Almino

Hôtel Brasilia

MÉTAI LIÉ

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL)
PAR GENEVIÈVE LEIBRICH

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 18,50 EUROS ; 222 P.

ISBN : 978-2-86424-881-1

SORTIE : 6 SEPTEMBRE

9 782864 248811

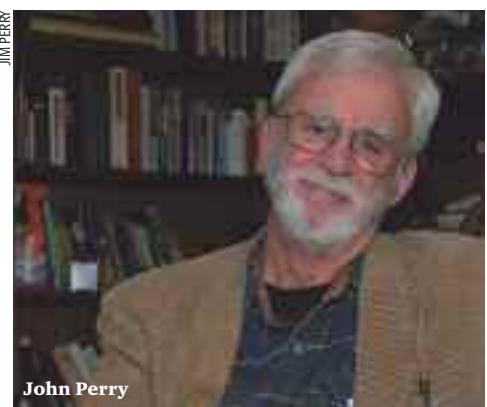
12 SEPTEMBRE > ROMAN Etats-Unis

De l'art de différer



L'Américain **John Perry** est un éminent intellectuel qui a longtemps enseigné la philosophie à l'université de Stanford (Californie), et écrit de nombreux ouvrages savants. A priori, un gars efficace et fiable, pas un tire-

au-flanc improductif. C'est pourtant, se définit-il, un « *procrastinateur structuré* », c'est-à-dire quelqu'un qui trouve chaque jour et dans tous les domaines mille prétextes et stratagèmes pour ne pas faire ce qu'il a de plus urgent à faire... Fruit d'une longue expérience, il offre cet essai personnel et grand public sur l'art de remettre au lendemain, qui inaugure, avec *La beauté* de Frédéric Schiffrer, la nouvelle collection « Les grands mots » dirigée par Alexandre Lacroix chez Autrement. La procrastination est une diversion, et le procrastinateur un expert dans la dispersion qui permet de différer l'accomplissement de corvées prioritaires – en l'occurrence, pour Perry, perdre des heures à « *googliser* » le



John Perry

nom d'une actrice plutôt qu'achever un article pour une revue que l'on aurait dû rendre l'avant-veille...

Le philosophe ne propose pas un manuel pour se guérir de la procrastination qui, comme il le montre, a à voir avec le perfectionnisme et la mauvaise foi. Il s'agit plutôt d'un « *programme pratique* » pour apprendre à tirer bénéfice de cette « *faiblesse de caractère* ». En établissant par exemple des « *to-do lists* » très détaillées qui mélangeant des tâches aux niveaux de priorité variés. En sachant utiliser la musique pour lutter contre le blues, caractéristique du procrastinateur...

Après lecture de ce bref essai de pensée appliquée, où le sérieux est enveloppé dans une tonique autodérision, on se sent moins seul. Et, surtout, moins coupable. **V. R.**

John Perry

La procrastination

AUTREMENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS
(ÉTATS-UNIS) PAR

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 14 EUROS ; 150 P.

ISBN : 978-2-7467-3341-1

SORTIE : 12 SEPTEMBRE

9 782746 733411

3 SEPTEMBRE > ROMAN Grande-Bretagne

Au cœur du désert

Avec *Dieu sans les hommes*, Hari Kunzru signe son roman le plus ambitieux et le plus déroutant.



Hari Kunzru avait opéré une entrée fracassante sur la scène littéraire britannique avec *L'illusionniste* (Plon 2003, repris en 10/18). Un premier roman brillant qui dévoilait un conteur à la maîtrise déjà impressionnante. Depuis, celui qui a vu le jour à Londres en 1969 d'un père indien et d'une mère anglaise s'est également illustré avec *Mes révoltes* (Plon, 2008), excellent cru où il continuait de s'interroger sur l'identité et les transformations d'une vie.

Le revoici avec son opus le plus ambitieux et le plus déroutant à ce jour. *Dieu sans les hommes* alterne les époques et les personnages. En 1947, après avoir combattu dans le Pacifique, un dénommé Schmidt achète un terrain et une caravane, puis s'installe en plein désert, aux Pinnacles Rocks. Schmidt a été un homme violent, tenant mal l'alcool au point de devoir quitter l'Alaska. Après son installation, il reçoit un beau jour une étrange visite céleste...

En 2008, Jimmy, Nicky et Noah, membres d'un

groupe de rock anglais, viennent enregistrer à Los Angeles. Où ils passent plus de temps à se défoncer qu'en studio. Obsédé par l'absence de sa petite amie Anouk, le chanteur, Nicky Capaldi, a besoin de fuir et prend une chambre dans un motel... Le lecteur se retrouve ensuite en 1778, dans une mission délabrée où le frère Fray Garcés s'occupe des Indiens. Il revient en 2008 pour y suivre Jaswinder Singh Matharu dont le fils Raj est sujet aux crises de colère et ne laisse pas une minute de répit à ses parents... Ramené en 1958, on s'attache alors aux pas de Joanie Roberts, qui fait partie de la Cohorte menée par le Guide. Guide qui a croisé la route de ses « frères de l'espace »...

Hari Kunzru joue à chaque chapitre avec le mystère et la psychologie de ses personnages. Il faut accepter de le suivre en plein désert. Se laisser bercer par sa narration, son art évident de la fiction et son questionnement sur les méandres de l'existence. **AL F.**

Hari Kunzru

Dieu sans les hommes

JC LATTÈS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 22,50 EUROS ; 490 P.

ISBN : 978-2-7096-3819-7

SORTIE : 3 SEPTEMBRE

9 782709 163819

13 SEPTEMBRE > ROMAN Inde

Mumbai, ton univers impitoyable

Aravind Adiga donne à la mégapole indienne son *Immeuble Yacoubian*.



Après *Le tigre blanc*, son premier roman événement qui avait obtenu en 2008 le Booker Prize, le jeune et brillant Aravind Adiga avait publié un livre un peu en mineur, *Les ombres de Kittur* (1), galerie de portraits des habitants d'une petite ville imaginaire de l'Inde du Sud. Le voici qui revient au roman-fleuve, à l'aune de son sujet : rien de moins que Mumbai, la mégapole tentaculaire, la cité de tous les superlatifs. Beaucoup d'écrivains, autochtones ou étrangers, ont écrit sur elle, mais personne comme ce Tamoul de Chennai (ex-Madras), qui y vit, ne l'a ressentie, exprimée si fort. *Le dernier homme de la tour* pourrait bien être pour Bombay – l'ancien nom de la ville avant la « réindianisation » onomastique décrétée par le gouvernement nationaliste hindou du BJP lorsqu'il était au pouvoir – ce que *L'immeuble Yacoubian* d'Alaa El-Aswany est au Caire : une parabole, un symbole. Aussi noir, et la tendresse en moins.

L'histoire se déroule sur quelques mois, de mai à décembre, dans la tour A d'un ensemble immobilier du quartier de Vishram, dans le secteur de Vakola. Là où habite Aravind Adiga lui-même – ce qui n'est bien sûr pas un hasard. Jadis, en 1959, quand le pandit Nehru était Premier mi-



Aravind Adiga

nistre à Delhi et que cette tour fut construite, avec sa soeur jumelle la tour B, Vakola était une banlieue très « *pucca* » (correcte, petite-bourgeoise), non loin de l'aéroport domestique de Bombay. La tour A avait été prévue à l'origine pour loger des chrétiens, mais des habitants de toutes religions, communautés et castes finirent par y vivre en harmonie, organisés en une « coopérative immobilière » gérant démocratiquement la collectivité, sous la houlette de M. Kothari, son secrétaire débonnaire et bénévole. Mais le personnage marquant de l'immeuble, c'est M. Yogesh Murthy, veuf et professeur en retraite, un brahmane du Kerala qui a dispensé gratuitement son savoir à des générations d'enfants. Tout le monde l'appelle « *Masterji* », le respecte et l'honore.

Jusqu'au jour où, le prix de l'immobilier flambant à Mumbai de façon démentielle, Sharman

Shah, un promoteur véreux parmi tant d'autres, doté du sens inné du business des Gujarati, décide de racheter le quartier Vishram, de raser les tours A et B, afin d'y construire un complexe babylonien. Le rêve de sa vie. Pour ce faire, il dispose de fonds quasi illimités et, lorsque l'argent ne suffit pas, n'hésite pas à recourir à la persuasion, même musclée. Petit à petit, tous les copropriétaires acceptent son offre et s'en vont. D'abord de la tour B. Dans la tour A, un seul résiste encore et toujours à l'envahisseur, préférant mourir dans son vieil immeuble déglingué qu'être relogé au milieu de nulle part. Ce vieil éléphant, on s'en doute, n'est autre que *Masterji*. Et sans son accord, la transaction ne peut aboutir !

Sharmen Shah a fixé son ultimatum au 3 octobre. Après quoi, tous les moyens sont possibles : harcèlement, persécutions, cambriolages, agressions... Meurtre ? Le

Aravind Adiga
Le dernier homme de la tour

BUCHET-CHASTEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR ANNICK LE GOYAT

TIRAGE : 4 500 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 588 P.

ISBN : 978-2-283-02494-2

SORTIE : 13 SEPTEMBRE



9 782283 024942

(1) Publié chez Buchet-Chastel en 2011 et qui vient de paraître en 10/18, où il rejoint *Le tigre blanc*.

5 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Etranges étrangers

Lucette Valensi a enquêté sur la présence des musulmans en Europe avant la colonisation.



« *Etrangers familiers* ». L'expression sonne curieusement. Surtout à propos des musulmans en Europe, surtout après les campagnes de discrimination, surtout après les bouffées d'islamophobie. C'est pourquoi Lucette Valensi revendique ce qui est considéré comme une faute pour un historien : l'anachronisme. Elle sait bien que si elle évoque les musulmans entre le XVI^e et le XVII^e siècle, c'est aussi pour mieux nous faire comprendre quelque chose d'aujourd'hui.

Elle le rappelle sans barguigner. Sur les 17 millions de musulmans en Europe, un tiers vit en France. On considère que cette immigration remonte à la colonisation et à la Première Guerre mondiale. Mais qu'en était-il avant ? C'est le point de départ de cette enquête qui nous fait rencontrer des exilés politiques au XVI^e siècle, des Turcs, un envoyé du shah de Perse à Ver-

sailles et même deux Berbères du Maroc à Paris à la veille de la Révolution française !

Lucette Valensi, directrice d'études à l'EHESS, a dirigé l'Institut d'études de l'islam et des sociétés du monde musulman. Elle a publié de nombreux ouvrages, notamment *Fables de la mémoire : la glorieuse bataille des trois rois* (Seuil, 1992) ou *La fuite en Egypte : histoires d'Orient et d'Occident* (Seuil, 2002). Elle connaît donc parfaitement ce terrain qu'elle explore depuis quelques décennies.

Mais cette fois, le ton du livre l'atteste, c'est le présent qui l'a propulsée vers le passé à la recherche d'une réponse. Ainsi, elle montre comment tous les personnages qu'elle a retrouvés sont mêlés à l'avancée des Ottomans au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et en Europe. Elle rappelle l'affrontement de l'Empire ottoman avec celui des Habsbourg, mais aussi combien cette Europe des Lumières s'est déchirée entre chrétiens bien plus qu'avec les musulmans. « *La présence de musulmans en Europe est sans aucun doute plus familière qu'on ne l'avait jamais soupçonné* », estime-t-elle. Mais d'islam, point.

La religion est en effet vécue dans l'intimité. Ce qui a changé, c'est la présence en Europe d'un islam qui demande une reconnaissance comme les autres confessions.

Ces étrangers familiers sont devenus importuns pour beaucoup. « *Donner un fondement chrétien à l'Europe unie relève d'une illusion qui dissimule une double opération : l'illusion d'une vocation encore universelle dans un monde où l'Europe n'occupe plus une place éminente, désormais prise par les grands pays de l'Asie orientale* ;

l'illusion de conserver une identité homogène, héritée d'un passé lointain, quand cette pureté séculaire n'est nullement vérifiée. »

D'où cet anachronisme assumé dans ce livre éclairant et engagé, dont le but principal est de faire reculer l'ignorance qui est encore le pire des égarements chez un historien.

Lucette Valensi
Ces étrangers familiers ; musulmans en Europe (XVI^e-XVII^e siècles)

PAYOT

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 25 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-228-90784-2

SORTIE : 5 SEPTEMBRE

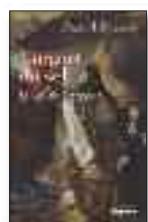


9 78228 907842

5 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Régimes salés

Daniel Dessert raconte la crise de la gabelle et la mise en place d'un système financier corrompu.



Voici un livre d'économie qui ne nous parle pas de la crise actuelle. Tandis que les prix Nobel Paul Krugman (*Sortez-nous de cette crise... maintenant !*, Flammarion, 5 septembre) et Joseph Stiglitz (*Le prix de l'inégalité*, Les Liens qui libèrent, 5 septembre) nous proposent leurs analyses et nous donnent leurs recettes, un historien nous rappelle que tout cela ne manque pas de sel !

Spécialiste de la finance sous l'Ancien Régime, disciple de Pierre Goubert (1915-2012) à qui l'on doit quelques ouvrages fondamentaux sur Louis XIV et son temps, professeur à l'Ecole navale, Daniel Dessert est l'auteur d'un ouvrage important : *Argent, pouvoir et société au Grand Siècle* (Fayard, 1984).

Dans *L'argent du sel, le sel de l'argent*, le biographe de Fouquet (Fayard, 1987) explique comment, depuis le Moyen Age, le sel, qui était utilisé comme le conservateur des aliments, fit l'objet d'un monopole royal, puis d'une taxe injuste nommée gabelle, à l'origine de bien des émeutes populaires.

Avec beaucoup de détails, en dépouillant des



Le grenier à sel au Mans, transformé depuis en restaurant.

liasses de minutes notariales relatives aux litiges entre ces puissants réseaux de prêts et l'Etat, Daniel Dessert démonte le système. En fouillant notamment dans les papiers de Thomas Bonneau, il met en lumière les composantes sociales, politiques et religieuses de ces bailleurs de fonds, où l'on trouvait tout de même un quart de femmes. Au passage, il corrige les portraits un peu trop légendaires de Richelieu, Mazarin et Colbert, auquel il a déjà consacré plusieurs études. La mise en place d'un système financier corrompu autour du sel revient en effet à la triade Richelieu, Mazarin, Colbert, qui surent utiliser à leur profit ces « *Messieurs des Gabelles* », bailleurs de fonds d'un royaume endetté et d'une monarchie absolument fauchée.

DR/WIKIPÉDIA « Comment dénoncer les errements d'un système financier quand ceux-là mêmes qui sont chargés de les corriger, voire de les sanctionner, en sont les principaux bénéficiaires ? » Il ne s'agit plus en l'occurrence de réforme, mais de révolution. Or personne, parmi ce « *Tout-Paris de la finance* » du XVII^e siècle, ne souhaitait remettre en cause un modèle qui proliférait avec les guerres et la cupidité des investisseurs. Même si une partie de l'aristocratie affectait de mépriser le commerce de l'argent tout en en bénéficiant...

Avec tact mais fermement, Daniel Dessert remet les pendules du passé à l'heure.

Quand on n'a pas un sou en poche, on peut toujours tonner « l'Etat c'est moi ». En fait, la réalité serait plutôt « l'Etat, c'est eux » : Richelieu, Mazarin, Colbert et une poignée d'oligarques de l'époque qui avaient fait du sel leur or blanc. A bien des égards, ce travail érudit nous en dit plus sur le poids de l'économie dans la société française que bien des essais censés nous montrer les chemins pour sortir de la crise. Car c'est aussi au présent que nous font réfléchir les bons historiens.

L.L.

Daniel Dessert
L'argent du sel : le sel de l'argent

FAYARD

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 20 EUROS ; 304 P.
ISBN : 978-2-213-66276-3
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



9 782213 662763

6 SEPTEMBRE > HISTOIRE France

Neuf morts sans ordonnance

Emmanuel de Waresquel raconte le rapport à la mort des écrivains qui l'ont marqué.



Un bon livre, c'est un livre dont on se souvient. Parce qu'il vous a emmené ailleurs. Cet ailleurs, chez Emmanuel de Waresquel, c'est la mort. La mort des autres, évidemment. C'est-à-dire un peu la sienne, tout de même. Celle à laquelle on pense – c'est lui qui le dit ! – lorsqu'on a dépassé la cinquantaine et que l'on a consacré plusieurs biographies à des personnages historiques, notamment à Talleyrand (Fayard, 2003, et CNRS éditions, 2011).

La mort, c'est le territoire de l'historien. Mais l'historien éditeur – on lui doit plusieurs ouvrages chez Larousse, comme *Le siècle rebelle* en 1999 – explore cette fois celui de la littérature dans cet essai pudiquement intitulé *Entre deux rives*. Il y est question des auteurs qu'il fréquente, qu'il relit, qui l'accompagnent. De Léautaud au prince de Ligne, un moraliste cynique pour commencer et un sceptique joyeux pour

terminer, il en a retenu neuf, comme les muses, pour en saisir les derniers instants.

Certains sont attendus, tant leur mort a marqué leur vie. C'est le cas des suicidés, les deux Jacques surréalistes, Vaché et Rigaut, qui se tuèrent après les massacres de 14-18, le mélancolique Nerval qui accrochait des étoiles à sa corde de pendu, ou encore Stefan Zweig qui emportait avec sa dose de Véronal les images du monde d'hier. De ces destins brisés, Waresquel tire de subtils portraits, tout en élégance, sans sensibilité.

Et puis, il y a la mort sous la forme du temps qui passe chez Julien Gracq, petit prof à la Sempé qui rêvait de grands voyages littéraires, ou la mort de la jeunesse chez Benjamin Constant, éternel Adolphe épris de liberté et pris par le corps des femmes. Enfin, il y a Robert Brasillach. A priori, on se demande ce qu'il vient faire là ! Et on comprend. Waresquel n'excuse rien, au contraire. Il cherche à comprendre. On avait cru que les fées s'étaient penchées sur son berceau d'écrivain. En fait, c'étaient des sorcières qui l'avaient fait grandir

trop vite et trop mal. « *La haine de soi conduit tout droit à celle des autres*. »

Waresquel nous montre un homme qui se dégoûte et qui finit par dégoûter tout le monde. « *Brasillach invente le texte de son propre martyre pour ne pas avoir à se renier ni à s'avouer ce qu'il est, enfermé dans ses rêves et ses contradictions*. » Et jusqu'au poteau d'exécution, il préféra regarder la mort en face plutôt que lui-même.

Avec ces brillants croquis, Waresquel nous livre un peu de sa bibliothèque, donc beaucoup de lui. Au fond, ce qui l'intéresse, c'est moins la mort que la manière de s'en approcher, de l'envisager, de la mettre en scène. En somme, tout ce qui caractérise ces écrivains. De cela, il ressort une évidence : les seules choses qu'un auteur ne puisse raconter, c'est sa naissance et sa mort. Entre ces deux rives coule la littérature.

L.L.

Emmanuel de Waresquel
Entre deux rives

L'ICONOCLASTE

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 340 P.
ISBN : 978-2-91336-647-3
SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782913 6473

